

PETITS POÈMES

A Mlle N. Z.

I

Salut, jour couronné de la fleur des bruyères,
Jeune aurore penchée au front bleu du matin !
Mon chagrin est pareil à ces fumées légères
Qui montent de la terre sur le dos des chemins.

Je voudrais m'en aller sur ces routes désertes
N'ayant plus dans le cœur aucun amour, aucun.
Et je dirais au jour, à la campagne verte,
A ces fumées qui passent : « Donnez-moi votre main. »

II

Si tu souffres encore d'une peine secrète
Et si tes yeux sont las d'avoir longtemps pleuré,
Si tu cherches l'exil, si la foule t'inquiète,
Viens t'asseoir près de moi sous un bel oranger.

Vois les îles dormir sur la mer lumineuse,
Ajamy, le cap clair, le voleur de soleil !
Oublie la vie à l'air de la montagne heureuse,
Dans le balancement de l'azur éternel.

III

Je veux revoir le jour marcher sur le brin d'herbe
Et sentir à mon front la rosée des chemins.
Ce sera un matin parmi l'Été superbe :
Une heure délicate tremblera dans ma main.

Nous prendrons le roseau, la mare, la chaumine,
La nuée reposée sur les blancs peupliers
Et de l'aube, de l'arbre et de la nue gamine
Dans mon cœur il naîtra une douce clarté.

IV

Ces lourds nuages noirs que le soleil effleure
Me ramènent l'hiver et ses premiers frimas.
Salut, jeune saison, salut, ronde des heures
Venue si doucement se poser sur mon toit !

Ma peine m'a quitté inconstante et rieuse
Emportée par le vent de l'automne et ta voix.
Ton image me berce ainsi qu'une eau chanteuse
Et mon rêve promène contre ma joue tes doigts.

V

La lumière elle oscille au bord d'un long nuage
Entre l'horizon pâle et le rivage bleu.
Où est le cri, où est le cri de mon premier âge,
Quand je prenais possession de la terre
Du bord de mon berceau ?

Les jours tombent en fleurs sous l'avrilée songeuse
Comme fruits dont l'hiver a ravi la saveur ;
Mais par-dessus ces bords, dans la nuit vaporeuse,
L'étoile de la mer est celle de mon cœur.

LE MEX (ALEXANDRIE), 1916.

HENRI THUILE

PAUVRE PETITE AMIE !

Demain, si tu peux encore attendre à demain, je te ferai de nouveau torturer pour reprendre ce poison qui te fuit et qui s'appelle vie.

Pauvre ! j'ai passé des heures à penser à moi. Tu es là, tout près de moi, sur tes coussins. Tes yeux aux paupières mi-baissées, tes yeux qui ne sont plus qu'un mince petit croissant de jais brillant me regardent sans voir.

Et c'est moi, dans mon égoïsme ou ma pitié qui veux te garder encore... Je pleure... je pleure... tu me quitteras peut-être, bientôt toi qui ne m'as rien demandé, qui ne m'as rien dit...

Je songeais à fuir et c'est toi, pauvre, qui partiras.

Tu m'aimais quand tu voulais, comme je sais aimer. Ton caprice était fraternel à ma fantaisie. De partout je suis chassée, toi aussi on te chassait. Moi-même je t'ai